

L'ÉLAN DES UNIVERSITÉS CATHOLIQUES

- Même si elles restent ultraminoritaires, leurs effectifs ont doublé depuis 2003
- Les frais d'inscription demeurent un frein social

PAGE 11



Université catholique de Lyon,
27 septembre 2016.
BRUNO AMSELLEM/DIVERGENCE POUR « LE MONDE »

Le succès continu des universités catholiques

Chaque année, les étudiants sont de plus en plus nombreux à vouloir intégrer les cinq « Cathos »

Le boom des « Cathos », comme on appelle les universités catholiques, ne se dément pas. Les effectifs des cinq établissements français – Lille, Paris, Lyon, Angers et Toulouse – ont augmenté de 6 % à 8 % à la rentrée, selon leur fédération, l'Udesca. Ils avaient déjà doublé de 2003 à 2015, de 14 000 à 28 600 étudiants.

Si ce chiffre reste très modeste comparé au million et demi d'étudiants des universités publiques, les Cathos ont répondu à une forte demande ces dernières années. De fait, les étudiants qui suivent les enseignements en religions – absents des facs publiques, laïcité oblige – ne sont que 3 850. C'est donc sur leurs autres filières classiques qu'elles se sont beaucoup développées.

Avec à chaque établissement ses spécificités. A la Catho de Lille, la filière droit-économie-gestion est la plus conséquente, même si elle est aussi la seule à disposer d'une fac de médecine. A l'Université catholique de l'Ouest (UCO), les sciences de l'éducation, la psychologie et l'information-communication arrivent au premier rang.

« Le succès des Cathos provient essentiellement de leur bon taux de réussite : environ 70 % des étudiants réussissent leur licence en trois ans [soit un taux près de deux fois supérieur aux universités

publiques], et un très bon nombre un master en cinq ans. Ce sont des universités de centre-ville, aux effectifs raisonnables, avec une bonne insertion professionnelle », résume Jean-Louis Vichot, délégué général de l'Udesca.

Intérêt des travaux pratiques

A l'Université catholique de Lyon (UCLY), plusieurs étudiants disent être arrivés « par le bouche-à-oreille », des connaissances leur ayant vanté l'atmosphère de la fac ou l'intérêt des travaux pratiques. L'un d'entre eux reconnaît qu'il avait besoin d'être davantage encadré « après m'être un peu laissé aller en terminale » dans un lycée public. « Il y a une très bonne ambiance, dit aussi Neil Kearney, élève en deuxième année de l'ESTBB, l'école de biotechnologies internes. Ce ne sont pas des grosses promos, tout le monde se parle. Il y a toutes les religions et on se sent bien. »

Les Cathos recrutent par le biais d'APB (admission post-bac). « Si vous nous mettez en premier choix, nous vous accueillons », assure l'UCO, qui compte 9 600 étudiants dont 7 000 à Angers. Ce n'est pas le cas partout.

A la fac de droit de l'UCLY, il faut « un bon dossier : de bonnes appréciations dans les bulletins de 1^{er} et de terminale, et une lettre de motivation montrant un projet lié au droit », indique le doyen Michel Cannarsa.

Ainsi, 300 places de première année y ont été proposées en licence en 2016 (cinquante de plus qu'en 2015), tandis que 280 candidats s'y portaient candidats en premier choix sur APB. Seulement 200 d'entre eux ont été appelés. Et cent autres ont été recrutés alors qu'ils avaient initialement choisi cette filière en deuxième ou en troisième choix. Sauf exception, ces établissements délivrent des diplômes d'Etat, par le biais de conventions avec des universités publiques, ou, si tel n'est pas le cas, en faisant valider directement les diplômes par la procédure des « jurys rectoraux ».

Pas besoin de présenter un certificat de baptême : « Nous avons une tradition de catholicisme social et de dialogue interreligieux qui remonte à très loin, et nous proposons une formation "non-confessante" : ouverte à tous, quelle que soit la provenance philosophique », souligne Thierry Magnin, recteur de l'UCLY et président de la Fédération des universités catholiques européennes.

Il reste cependant une barrière à l'entrée : les droits d'inscription, modulés selon les revenus et le quotient familial (en général de 3 000 à 5 000 euros par an). « Même s'il existe des bourses [des Centres régionaux des œuvres universitaires et scolaires et des

établissements], cela conduit des familles à hésiter », reconnaît Jean-Louis Vichot. Mais ces ressources constituent la très grande majorité du budget des Cathos, à côté des dons, du mécénat et des subventions publiques.

Palette d'activités

Ces universités cherchent d'abord à se distinguer sur l'accompagnement des étudiants, les cours transversaux (culture générale, développement personnel...), la pédagogie ou la professionnalisation. « Quand quelqu'un a des difficultés, on le sait très vite. Les absences sont relevées le soir même. Quand une mauvaise note est mise, le responsable pédagogique s'en inquiète tout de suite », explique Marc Ollivier, vice-recteur chargé de la formation et de la vie étudiante à l'UCLY. Pour Margot de Suarez d'Aulan, en première année de droit après un an de prépa HEC, la proximité avec les enseignants est précieuse : « On sent que l'on n'est pas anonyme et si on a un souci on peut aller voir les profs après le cours. »

Autre originalité, la pédagogie. Annick Rivet, directrice du département de formation humaine à l'UCLY, met en avant son « offre de développement de la personne tous azimuts » : le « centre d'appui pédagogique » propose une palette d'activités, parfois intégrées dans les cursus sous forme d'op-

tions : géopolitique, initiation à la langue des signes, art, psychologie, philosophie ou « sagesse du monde ».

« Démarche socratique »

« Notre message, c'est : "sortez du moule, vous valez mieux que vos diplômés" », explique Annick Rivet. « Notre démarche est socratique : connais-toi toi-même », ajoute Vincent Goubier, directeur de l'École supérieure pour la qua-

lité, l'environnement, la sécurité et la santé en entreprise, présente dans les Cathos de Lyon et de Toulouse. Il multiplie aussi les conférences avec des intervenants : musiciens, anthropologues, galeristes, psychologues...

« Les étudiants n'arrivent pas chez nous parce qu'ils sont bons mais pour devenir bons ! », résume Dominique Vinay, dynamique en-

seignante franco-québécoise en lettres modernes à Lyon... dont les effectifs ont bondi de 69 étudiants en L1 en 2011 à 158 à la rentrée. Entre-temps, elle a transformé la licence en « lettres et arts » et développé « tout ce qui peut rapprocher la littérature de la cité, en partenariat avec le Musée des beaux-arts, le théâtre des Célestins et l'opéra ».

Pour s'agrandir, les Cathos ont

aussi beaucoup investi et entrepris des travaux. En 2015, l'UCO a ouvert un nouveau campus à Rezé (Loire-Atlantique), dans la banlieue de Nantes (400 étudiants) qui va encore se développer. Ailleurs, les sites sont désormais confrontés à un « effet de seuil » : financier, mais aussi pour ne pas changer leur modèle de proximité. ■

ADRIEN DE TRICORNOT



Le campus Saint-Paul de l'Université catholique de Lyon, le 27 septembre. BRUNO AMSELLEM/DIVERGENCE POUR « LE MONDE »

« Le succès des "Cathos" provient de leur bon taux de réussite : 70% des étudiants réussissent leur licence en trois ans »

JEAN-LOUIS VICHOT
délégué général de l'Udesca

« Ce ne sont pas des grosses promos, tout le monde se parle. Il y a toutes les religions et on se sent bien »

NEIL KEARNEY
étudiant à l'école des biotechnologies de la « Catho » de Lyon

